

Quand le sexe se montre

Les trois photos d'agence ci-après reproduites signent une publicité anti-tabac. Elles sont censées montrer l'abaissement inconscient où fait tomber cette toxicomanie. Comme si les jeunes qui fument rendaient un service sexuel à un patron invisible, dont on ne



FUMER, C'EST ÊTRE L'ESCLAVE DU TABAC.



FUMER, C'EST ÊTRE L'ESCLAVE DU TABAC.



FUMER, C'EST ÊTRE L'ESCLAVE DU TABAC.

voit que le veston, la chemise, le ventre. Nous sommes dans l'émission de Ruquier, « *On va s'gêner* », sur France 4. Un des animateurs rigole : « *Faudrait plutôt que ce patron soit en soutane* ». Décidément, le catholicisme et la pédophilie s'appellent. Catholique de conviction, de cœur et de vie, de longue vie, puis-je m'en laver les mains et parler d'autre chose ? Le journal « *La Croix* » me donne l'exemple, qui depuis une semaine multiplie les informations. Et *le Monde*, ce soir. - *Mets-moi les mots justes dans l'esprit, Esprit Saint*. Les mots vrais et bons sur les choses tristes. Je dois prendre de la hauteur.

La dégradation dans l'imaginaire du public qui affecte actuellement mon Eglise, a quelque chose d'une **malédiction**. Mais je suis trop fermé au pseudo- charme des films fantastiques pour avoir envie d'incriminer quelque diable. A mes yeux **la stigmatisation qui surgit est plutôt une sanction**. Je pense que certaines institutions se piègent elles-mêmes, qu'elles s'offrent à la corruption lorsqu'elles perdent le sens critique. **Le scandale sexuel est d'abord un abcès de fixation** ; qu'il porte sur la chair lui ajoute seulement de la purulence parce que la hiérarchie est pudibonde, et que les vieux princes de l'Eglise revendiquent la chasteté comme le devoir « sacré » qui est requis des clercs. En cela, le signe est terrible. *L'absolutisme de la Vérité logée en un seul homme qui fut, sur ce point, parfois myope, le centralisme d'un gouvernement sans contre-pouvoirs ayant pu agir, la certitude d'avoir toujours raison et l'habitude de donner des leçons de morale à tout le monde aboutissent à un déshonneur.*

C'est le propre de ce qui est sectaire. L'Eglise catholique, pour maintenir sa puissance dans le monde et donc s'assurer des fidèles en nombre suffisant, a multiplié en son sein des communautés suspectes, depuis les **Légionnaires du Christ** jusqu'aux curieuses **Béatitudes**. *Mais en elle-même, dans sa totalité, elle fonctionne déjà comme une secte.* Comme un parti obsédé par une seule valeur. Comme un mouvement totalitaire. Ses maux sont donc ceux qui arrivent lorsqu'une société attribue les pouvoirs absolus à un seul. **Pouvoir de dire le bien et le mal dans l'abstrait, pouvoir de juger, dans le concret, qui a tort et qui a raison, pouvoir de récompenser les uns et punir les autres**, les faire taire, les exclure. *Que la dictature ainsi installée soit attribuée théoriquement à un « prolétariat » mythique, ou théocratiquement à un « Dieu » dont on ne risque pas la présence, cela revient au même. Face au pouvoir, il n'y a même, jamais, aucun sentiment qui vaille, aucune affection instinctive, aucune amitié.* Seulement des subordinations rigoureuses. Voyez notre « Léo ». Il est le favori imposé, rien d'autre. Tout est obéissance parce tout est ordonnance ! Les procès de Moscou, à gauche, voyaient autrefois de bons communistes s'accuser eux-mêmes de trahison, pour avoir divergé d'opinion avec le chef du Parti. A droite, Ciano, ministre fasciste en 1943 et gendre de Mussolini, est mis à mort pour s'être seulement distancié de son beau-père. Marxisants façon Boff ou libéraux façon Drewermann, nombreux sont aussi les théologiens dans l'Eglise, très attachés à la personne et au message du Christ, qui se sont vus traités en ennemis à



abattre parce qu'ils avaient, sur le mystère de la Révélation du Très-Haut dans le Très-Bas, des vues nouvelles, s'accordant mal avec celles des Pères du monde hellénico-romain. Qu'elles soient plus inspirées, comme chez Küng, des vues attribuables aux apôtres et aux évangélistes, selon ce que fait voir le progrès de l'exégèse, n'est pas une justification admise. Rompez.

Je ne m'égare pas, patience, encore quelques paragraphes pour vous faire voir ce que je sens dans le système ecclésial. On y étouffe. On ne s'y aime pas, on s'y pousse, on s'y dénonce. L'inaffabilité reconnue à un seul, pas seulement dans les cas exceptionnels de 1854, 1870 et 1950, mais à titre ordinaire (lisez donc, du Père Sesboué, *Le magistère à l'épreuve*) agit comme une **menace** tacite. S'opposent ici, d'ailleurs, les deux grandes sections de la théologie : **l'Exégèse**, qui est un abord « par le bas », inductif, et **la Dogmatique**, qui est une systématisation « par le haut », déductive. Les deux disciplines sont indispensables en théologie, et elles ne peuvent s'ignorer : elles sont corrélatives. Le malheur est qu'elles supposent toutes deux beaucoup d'humilité chez les professeurs, qui sont de grands seigneurs de l'esprit et n'ont pas coutume d'être confrontés à des faits indisciplinés comme dans les sciences exactes... Il y a une troisième discipline : **la Morale**. De tous temps, l'Eglise a jugé que la révélation ne demandait pas seulement une profession de foi, mais un changement de vie. **La foi implique l'action, croire implique qu'on fasse, le vrai implique le bon.** Agir en fonction de ce qu'on croit, Jésus est explicite là-dessus. Mais **il a le génie de réduire les commandements à deux, le second étant semblable au premier : aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même...**

Si des préceptes de l'ancienne alliance ont été considérés comme inutiles, la circoncision par exemple (Paul répète cela tout le temps), le christianisme naissant n'a pas jugé dépassé le Décalogue hérité de l'Exode (20, 3-17), le ressentant aussi comme « naturel ». On a fait plus attention au contenu plutôt qu'au contenant, les rites ; mais on a eu conscience que **ces dix commandements ne sont, après tout, que l'ABC d'une conduite humaine digne de notre vocation divine**. C'est bien pensé. Les trois premiers préceptes parlent de notre relation à Dieu, et les sept autres de notre rapport à autrui : *honorer ses parents, ne pas tuer ou blesser, respecter le couple constitué, ne pas voler, ne pas mentir, en fait ou même en intention...* Là-dessus, l'Église, devenant philosophe plutôt que cultivant le seul rôle prophétique, a curieusement revendiqué une grande compétence. On s'étonne de lire chez Paul des conseils très personnels généralisés bien imprudemment. « *Melius nubere quam uri.* » *Quelle image ce célibataire se fait-il du mariage, dont il parle comme d'un extincteur ? Et pourquoi ce qui touche à la chair a-t-il été toujours matière grave, depuis les premiers siècles, ce qui rend « péché mortel » tout acte (même solitaire) fait avec pleine connaissance et liberté, - alors que la gourmandise et le mensonge sont matière vénielle ? Comment prendre ceci au sérieux ?*

Demain ou lundi, après ce périple en plus haute mer, j'aborderai, l'esprit plus clair, et le cœur confiant, le rivage où Quelqu'un grille du pain et des poissons.

* * *

Le **respect des enfants**, dont Jésus dit, avec une radicalité redoutable, que *celui qui y manque, mieux vaudrait qu'on lui attache une pierre au cou et qu'on le précipite dans la mer*, venons-y. Pas question de minimiser l'importance, la gravité de ce devoir. **De façon générale**, l'Église, parce qu'elle se croit anticipation du Royaume de Dieu, entend régler toutes choses souverainement, en application d'un texte scripturaire *déjà expliqué ici*, jadis. Elle a donc, comme on sait, un Droit propre, dit Droit Canon, à la fois civil et pénal, mis à jour en 1983. L'abus pédophilique y est **particulièrement** traité au § 1387, **selon 'La Croix'** de ce 10 mars. On y qualifie ainsi l'action des pédérastes : **Crimen sollicitationis**... Traduction littérale : **grief de drague**. Le clerc qui manœuvre un enfant impubère jusqu'à l'amener sur un terrain sexuel adulte où l'enfant n'a que des repères d'enfant, il « sollicite » le gamin. Mais... **C'est quoi, ça ? C'est dire quoi ? Que l'enfant abusé est aussi un complice.**



On voit pourquoi monte aujourd'hui de partout, après des décennies de silence, une **plainte**, puissante et multiple, qui vient d'une **souffrance** injuste, subconsciente, dès l'origine et puis toujours dissimulée, ce dont le monde médiatique est stupéfait. ? C'est que, dans l'Église, on n'est pas chez Dutroux, chez Fourniret, meurtriers et assassins. ? On n'est pas non plus dans sa propre famille, où Papa est ressenti quelquefois par sa grande fille comme devenant bizarre, ce à quoi Maman, si la jalousie ne l'égaré pas, met assez facilement le holà sans drame. ? Dans le milieu clérical, on est dans un milieu de perfection, un endroit purifié, un sanctuaire, une espèce de paradis blanc où la sexualité n'a théoriquement aucune sorte de légitimité. C'est si total que notre nouvel archevêque, écrivant pour les jeunes, en 1988, une brochure leur expliquant sa morale sexuelle, donnait cette info pataphysique : « *il est bon de savoir que certains théologiens ont jadis émis l'hypothèse que, dans la condition originelle (d'avant la chute d'Adam), l'humanité se serait multipliée par une autre voie que la sexualité génitale, ainsi que le laissent entrevoir la conception et la naissance virginales de l'Homme nouveau : Jésus* » (A LEONARD, *Jésus et ton corps*, Edime international, 1988, p. 5 note 2.)

Dans cet univers fermé, le préado qu'on est se débrouille anarchiquement, pas trop mal, à un rythme personnel, au hasard des circonstances. Il ne lui faut que d'être seul, et d'être libre. Il manœuvre alors sans désastre une libido pas très claire, où se mêlent pulsions, bandaisons inexpliquées, rêves et cauchemars, dégoûts et désirs. Que se passe-t-il si la sexualité d'un adulte, d'une personne consacrée, dans ce lieu saint, surgit ? Clandestinement, mais qui attend de vous une réponse, une coopération. L'exigeant, dans un rapport d'autorité où votre liberté disparaît. Avec un discours épouvantable. Parce qu'il la connaît, « lui », votre sensualité secrète. C'est en se basant sur elle, sur ce qu'il sait d'elle et de vous, fait-il comprendre, qu'il en demande une part, qu'il vous rejoint dans des lieux dont vous êtes le connaisseur, pour des plaisirs dont vous serez le dispensateur.

Quels que fussent les actes qui suivaient, rarement dits, et à moins d'une réaction violente et colérique de l'enfant, c'est ce discours effroyable qui était ensuite repris, **adopté mentalement**, par l'autorité hiérarchique, quand les abus étaient dévoilés. Le supérieur ecclésiastique estimait même avoir fait tout son devoir quand il avait, au fond, « séparé les coupables » en exilant l'aîné et ayant gardé le plus jeune. *Les choses ont changé là-dessus, je sais, mais c'est grâce aux tribunaux civils ; comme c'est grâce à eux si les divorcés ne sont plus rayés « pour faute grave » de l'enseignement catholique.* Les milliers d'enfants de quarante et cinquante ans qui se font connaître, qui témoignent aujourd'hui, pour des crimes aujourd'hui raréfiés en milieu chrétien, ce n'est pas seulement leurs abuseurs qu'ils dénoncent, mais **leurs soi-disant protecteurs d'alors qui se faisaient aussi leurs juges**. Ceux-ci ont moins changé qu'on ne croit, puisque subsiste, toujours en vigueur, ce mot de « sollicitation » - clairement connoté : « *Après tout, ils y avaient sûrement trouvé du plaisir, sinon ils auraient demandé du secours, se seraient plaints. Comment savoir ? l'enfance est si difficile aujourd'hui. Ce gamin ou cette gamine, ce n'était pas Maria Goretti, n'est-ce pas, l'enfant n'est pas mort comme la petite martyre canonisée de 1950, il n'a rien dit à personne sur le moment...* »

* * *

Après la guerre - "...Je vous parle d'un temps Que les moins de trente ans Ne peuvent pas connaître" ... - **je fus moi-même un enfant enrhumé** jour et nuit, sans pouvoir sortir même le week-end. L'internat se disait « séraphique », un qualificatif traditionnel de l'ordre franciscain, comme on dit « angélique » celui des Dominicains. **Qu'est-ce que j'y ai vu, entendu, compris alors, à propos de cette irruption de la sexualité adulte dans l'équilibre fragile de la maturation ?** Rien qui ressemble au tableau immonde façon Rustin ou Molinier que le sénateur Dubié exposait dans le *Soir* de lundi dernier. Cruellement, mais objectivement, je n'en doute pas. **J'ai un autre témoignage à donner**, parce que j'ai vu autre chose ailleurs, d'abord, et aussi parce que je regarde autrement. Avec **piété, et pitié**, pour toutes, toutes les victimes de l'oppression sexuelle d'avant 68.



Au pays séraphique, deux situations posaient problème.

1. D'abord, la sexualité entre élèves. Elle était l'interdit absolu. Motif d'exclusion immédiate, sans justification. Elle existait pourtant : les renvois soudains n'étaient pas exceptionnels : deux ou trois par an. On comprenait de quoi il s'agissait à ceci qu'aucune explication n'était donnée : le supérieur entraînait dans la salle commune, faisait sa communication en une ou deux phrases stéréotypées : «...un tel et un tel... aujourd'hui... définitivement », et c'était tout. Nous n'en parlions pas entre nous, ensuite : nous n'en avions pas le droit, il y avait là de la honte. Le tabou était intériorisé : la consigne du silence, jamais enfreinte. - C'est plus tard, à la fin de ma seizième année, qu'une "révélation" m'a été faite. Un événement n'ayant d'analogie profonde qu'avec celui qui transforma le destin de Paul de Tarse, la comparaison ne scandalisera que les grossiers. L'amour m'a trouvé, bouleversé, mis debout. Mes lecteurs les plus anciens savent **de quoi je parle**. Marche en Famenne, mon Damas en Syrie. Mais ce n'est pas ici mon sujet. Je n'étais plus alors un adolescent.

2. De la part des adultes vis-à-vis des élèves, je n'ai jamais eu connaissance de violences odieuses, du moins quand j'étais dans l'âge où elles auraient pu me troubler. Là où je fus, et jusqu'à mes vingt ans où j'entre dans la Compagnie de Jésus, *l'impératif de chasteté* qui s'imposait aux nombreux clercs qui nous entouraient *était matériellement respecté*. Mais *qu'il avait aussi, je le voyais, des contre-effets navrants !* Tel franciscain, tel jésuite, tel abbé, ils souffraient à l'air libre. **Tantôt** ils affichaient une dureté, une sévérité qui terrorisait, n'ayant ni amis connus, ni conversations faciles, ni même piété touchante. **Tantôt** leur besoin de tendresse s'exprimait doucement, sans qu'on sache que faire. J'avais douze ans, un jeune prêtre, surveillant, se montrait plus que bienveillant, *attentionné* avec moi, et bien qu'il ne fût pas enseignant dans ma classe, je m'adressais à lui quand j'avais besoin d'aide. Il me demandait de l'embrasser. Oh ! Comme ça ! Comme j'embrassais ma mère et mes frères... Ça n'avait rien de choquant ; mais voilà, si j'oubliais de le faire quand je le voyais, il me le reprochait, gentiment. Mais j'oubliais souvent et j'étais gêné de son insistance. Je lui donnais raison d'ailleurs, il était comme... comme mon parrain, au fond, pourquoi est-ce qu'il me demandait toujours de fermer la porte ?... *Voilà*. Ce franciscain vit encore, peut-être : il aurait 88-90 ans, par là, c'est possible. S'il me lit, qu'il sache que je l'estime ; que je l'ai plaint, et aimé comme j'ai pu, ce malheureux poverello alors à peine ordonné !... *Cette « sollicitation » là*, c'en était bien une, sans doute, mais qui n'avait rien à voir avec les crimes dont les sentiers de l'Église sont encore fétides aujourd'hui.

Plus tard, aux Facultés de Namur, les internes de 18-20 ans que nous étions blaguaient sur la concupiscence *évidente* mais, j'en jurerais ! *innocente* de tel jésuite, de tel autre. L'un vous déshabillait du regard, l'autre vous malaxait les mains, dans son bureau, en vous écoutant lui confier vos soucis. A notre jeunesse libre, c'était seulement un sujet de plaisanteries, une excentricité de célibataires qu'affamait leur intellectualisme exclusif. Je devais être un des rares, j'imagine, à trouver cette faim douloureuse. Mais j'étais ainsi fait que je m'en donnais une explication. Ces prêtres, s'ils s'aimaient davantage entre eux, chastement, sans se toucher mais en se parlant, ils seraient sans doute rassasiés. Je le pense encore. Dans l'immense majorité des cas, la puissance du sexe renvoie à la carence des caresses verbales. *«Le remède aux péchés des tiens, pape Benoît, aux péchés des nôtres, - car, à mon niveau de charbonnier, je suis avec toi pour toujours et depuis ma naissance, tu le sais bien - il n'est pas dans la sélection des plus froids, mais dans la revalorisation de la tendresse au cœur de la vie ecclésiale.»*

EPHREM

13, 15 et 17 mars 2010

<http://ephrem.skynetblogs.be/post/7733716/quand-le-sexe-se-montre-1>

<http://ephrem.skynetblogs.be/post/7737710/quand-le-sexe-se-montre-2>

<http://ephrem.skynetblogs.be/post/7742902/quand-le-sexe-se-montre-3>



Pierre n'est pas Jésus

Je suis fatigué par l'opposition en moi de *sentiments contradictoires*. Ceux que font naître, d'une part, la lettre du pape sur les abus sexuels dans l'Église, et d'autre part la critique hésitante puis vacharde, s'exprimant sans nuances en calomnies ou en applaudissements. Selon des choix partisans, comme si guerre il y avait. Moi, je suis partagé.

Cette lettre, *j'avais aimé qu'elle remît à l'honneur, pour surmonter le mal, les moyens spirituels* de la prière, de l'aveu, de la contrition, de la fière communion avec les saints d'hier « *qui nous entourent invisiblement.* » J'étais surpris, heureusement surpris, qu'elle rappelât, dans un contexte hostile, « *l'amour infini du Christ pour chacun de nous* ». Oui, ce chemin-là qu'on nous disait de prendre, c'était le bon, « *chemin de guérison, de renouveau, et de réparation.* » J'avais aussi relevé avec plaisir que, dans le second alinéa du § 4, le pape mettait au nombre des éléments causant la crise « *une tendance dans la société à favoriser le clergé et d'autres figures d'autorité.* » Ce que j'étais seul, me semblait-il, à évoquer dans mes billets et autres contributions. A mon avis, rien ne fut plus ennemi des viols et abus sur autrui que « l'anarchie » conciliaire puis soixante-huitarde, à la différence de l'autoritarisme antérieur ou, au contraire, récent, jouant si volontiers avec "l'obéissance".

Mais j'étais attristé aussi que le pape Benoît oublie qu'il était Pierre, et non pas **Jésus**. Qu'il ne prenne, **à aucun moment**, sa part de responsabilité dans le désastre, part qui est faible sans doute, mais qu'il ne peut pas, dans le secret de son oraison, ne pas accepter. **Ne pas « voir »** : 1. ne fût-ce que l'obstination dans la sacralisation à outrance du sacerdoce ministériel, comme si la chasteté (au sens radical de jeûne, de déni de la faim sexuelle) était facile, normale, naturelle. 2. La naïveté, sinon la vanité, dans l'illusion qu'une centralisation des procédures dans ses mains à soi prémunira contre les scandales. 3. Et une exonération de principe sur la responsabilité des auxiliaires en cas de malheur... **Mais suffit. Je n'insisterai plus.** Je vois bien qu'on ne peut attendre des supérieurs religieux, quand ils furent des seigneurs intellectuels reconnus comme Ratzinger (ou Küng d'ailleurs !) autre chose que ce qu'ils ont dit toute leur vie. **Ils se répètent. Gérontocratie, cette eau morte.** Je laisse donc à **Goliath** - dont le travail, à mon sens, est en profondeur plus utile à l'Église que celui de Plunkett ou autres Séguéla - l'office difficile de ministère public : celui qu'exercent aussi, avec moins de scrupule, la plupart des journaux du monde, **ravis de renverser pour une fois les rôles, et de faire la leçon au pontife romain.** *Des leçons, il ne cesse d'en faire toute l'année à tout le monde, à son tour aujourd'hui d'en recevoir !*

Luc l'évangéliste nous le rappellera dimanche prochain, à la messe où sera lue la Passion. « Une servante le vit assis près du feu ; elle le dévisagea et dit : « *Celui-là aussi était avec lui* ». Mais il nia : « *Femme, je ne le connais pas* ». Peu après, une autre dit en le voyant : « *Toi aussi tu en fais partie.* » Pierre répondit : « **Non, je n'en suis pas** ». Environ une heure plus tard, un autre insistait : « *C'est sûr, celui-là était avec lui, et d'ailleurs il est Galiléen* ». Pierre répondit : « **Je ne vois pas ce que tu veux dire.** » Et à l'instant même, comme il parlait encore, un coq chanta. **Le Seigneur se retournant posa son regard sur Pierre** ; et Pierre se rappela la parole que le Seigneur lui avait dite : « Avant que le coq chante aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et pleura amèrement. »

Non, Pierre n'aime pas Jésus « *plus que ceux-ci* » (Jn, 21, 15). Il en est conscient après la résurrection, quand il répond à Jésus **qu'il l'aime, comme Jésus le sait, parce qu'il sait toutes choses**. Cela suffit au Maître pour l'envoyer paître brebis et agneaux.

EPHREM

26 mars 2010

<http://ephrem.skynetblogs.be/post/7768498/pierre-nest-pas-jesus>

